

# Uranova de Lenka Elbe

Traduit par Christine Laferrière

1 Début (4 pages) : *rencontre avec le personnage principal*, encore à Londres en 1967-1968 : *présentation de l'arrière-plan familial d'Angela* (son père était un soldat venu de Tchécoslovaquie et il avait été tué en s'échappant du camp de travail dans lequel les prisonniers devaient exploiter de l'uranium) et du projet qu'avait celle-ci d'aller visiter le pays de son père.

2 Extrait du chapitre où l'antagoniste Joe Sagrado Colorado Chuchin arrive à l'hôtel Skłodowska : *esquisse de l'atmosphère surréaliste de peur*.

3 Extrait du chapitre où, à la suite d'une erreur, le bain de Suzanne Accord tourne mal : une substance noire s'échappe d'elle et le docteur Estela Hansová doit régler la situation : *démonstration de la nature fantaisiste du roman*.

Il était là, debout, vêtu jusqu'à la taille. Totalement transi. Lorsqu'on l'y invita, il regarda l'objectif de l'appareil photo. Le flash le contraignit à fermer les yeux.

Une heure et demie plus tôt, Franz Schmitt était seul dans la galerie. Il traversait l'étroit et long tunnel de la mine ; ses bottes glissaient sur les rails humides. Il y avait très peu d'air, comme si la ventilation ne fonctionnait pas du tout. Heureusement, Franz n'allait pas travailler, juste nettoyer après un écroulement peu important du plafond. Il ne s'était rien passé de terrible, l'armature supérieure de la galerie avait vite été réparée et tout était rentré dans l'ordre. Seulement Franz devait nettoyer et encore déblayer. Des heures durant, il chargea neuf wagonnets de pierres, et voilà tout. S'il n'y avait eu ce corps sans vie, il aurait pu rentrer chez lui plus tôt. Mais le gars sous les décombres était bien là, et l'on ne pouvait prétendre qu'il en fût autrement. Un homme d'environ quarante-cinq ans. Franz prit son corps inerte sous son bras et le souleva pour pouvoir le faire basculer dans un wagonnet de la mine. Soudain, il entendit un cri. Ce cri était assourdissant. Il laissa retomber le corps et se fourra les index dans les oreilles. Mais cela ne servit absolument à rien. Sans doute parce que, en vérité, nul n'avait crié dans la galerie. Le nouveau-né qui gisait, parfaitement immobile, ne babillait même pas. Ses toutes petites menottes serrées contre lui auraient été charmantes, dans d'autres circonstances, mais couvertes de sang, elles inspiraient plutôt de la terreur. Pourtant, dans l'esprit de Schmitt, l'enfant hurlait toujours comme hurlent d'ordinaire les enfants : il leur manque quand même toujours quelque chose, ils veulent qu'on les berce, ils veulent boire, manger, dormir, ils ont froid, ils ont chaud, ils veulent leur mère, la proximité d'un autre individu, ils désirent une manifestation de sentiment, une caresse. Un nouveau-né tout nu abandonné dans la galerie glaciale d'une mine crierait certainement pour appeler à l'aide.

Celui-ci ne criait pas. Mais il vivait. Et rien ne lui manquait, semblait-il. En effet. Cet enfant était né robuste et avait devant lui un avenir radieux. Franz l'enveloppa dans sa chemise et le pressa fort contre lui afin de le réchauffer. Le photographe se tourna une dernière fois en disant que, par sécurité, il ferait encore un cliché. Même avec son ballot dans les bras, Frank regarda l'objectif et le flash l'aveugla de nouveau. Ainsi fut réglée l'affaire.

[...]

## ILS ÉTAIENT DEUX

Il ne faisait aucun doute que Henry Robotham était amoureux d'Angela Kurz. Il avait établi ce diagnostic d'après les symptômes suivants : premièrement, à cause d'Angela, il ne voyait plus rien au monde ; deuxièmement, il devait à chaque fois compter les secondes avant qu'elle n'arrive au rendez-vous convenu ; troisièmement, il s'émouvait presque trop. Quatrièmement, il n'arrivait pas à se concentrer, et il avait aussi l'impression d'être devenu un peu bête. Ce qui était le symptôme numéro... Il avait du mal à se concentrer, donc il avait mis un moment à refaire le compte. C'était le cinquième syndrome.

En dépit de tous ses efforts, sitôt qu'il regardait le visage d'Angela, qu'elle parle ou qu'elle se taise, il ne voyait jamais que l'image d'une fée. Certes, il s'agissait, dans son esprit, de l'idéalisation maximale de la femme : la fée comme incarnation de la beauté physique et spirituelle. Il savait que c'était fâcheux et qu'Angela trouverait sans doute cela ridicule, mais lui, cela lui faisait du bien. Même s'il n'avait que vingt-trois ans, il était persuadé qu'il n'avait encore rien rencontré ni ne rencontrerait probablement rien de mieux qu'Angela dans sa vie. Et il le lui disait assez souvent. Presque trop souvent.

« Tu es le meilleur que j'ai jamais rencontré dans la vie », disait-il à mi-voix, et il lui baisait la main. Généralement le soir. Trois fois. Ou bien quatre.

Il vivait depuis une année entière comme professeur de musique diplômé, il jouait tout simplement du piano et de la guitare. Comme il était vraiment jeune, il manquait de patience pour travailler avec les enfants, mais en revanche, justement parce qu'il était jeune, il n'était jamais à bout de nerfs comme les autres professeurs, de sorte que même si l'élève l'irritait dès les cinq premières minutes, il ne laissait jamais paraître sa colère. Il la cachait joliment en lui et la conservait. En cela, il excellait quelles que soient les circonstances. Il ne laissait jamais rien paraître.

Angela aussi était professeur. Fraîchement diplômée, donc elle n'avait encore officiellement pas dispensé une seule heure de cours, parce qu'elle profitait de ses dernières vacances avant son entrée dans le métier. Pour Henry, mademoiselle Parfaite, un gain à la loterie, ni ennuyeuse ni excentrique, exactement comme il fallait. Et c'était ce qu'il aimait. S'il avait des craintes certaines de lui sembler ennuyeux, c'était peut-être justement pour cela qu'elle était avec lui. Elle le trouvait

charmant, et il avait le sens de l'humour, celui, sporadique qui ne se manifestait qu'une fois de temps à autre et par lequel Henry dissimulait avant tout sa peur de l'inconnu, mais qui n'en était que plus surprenant.

Ils se fréquentèrent un an et un mois. Le dernier trimestre, ils habitèrent même ensemble. Si tout était toujours allé comme il faut, ils auraient vécu à Woolwich, dans une maison de Samuel Street que Henry aurait pu hériter de ses grands-parents. Évidemment, cette maison s'était écroulée vingt-huit ans plus tôt sous les bombes de la Luftwaffe, et ils habitèrent donc trois mois l'appartement de la mère d'Angela, à Brockley, dans un immeuble de Whitbread Street qui avait certes subi lui aussi des bombardements, mais avait été reconstruit. Le couple avait pu emménager dans cet appartement de deux pièces juste après la Noël de l'année précédente, une fois que la mère d'Angela était morte des suites d'une longue et excessive consommation d'alcool. En revanche, la faveur dont cette femme témoignait envers sa bouteille de gin était sans nul doute entièrement liée au père d'Angela, d'origine tchèque et qu'Angela n'avait jamais connu car, après l'avoir conçue, ce soldat tchécoslovaque affecté en Angleterre avait dû regagner sa patrie après la guerre. Apparemment, la mère soutenait qu'il reviendrait, mais il n'avait jamais reparu. Apparemment, il était resté pour de bon dans sa ville natale. Ce retour émouvant du soldat qui avait survécu n'avait cependant pas eu lieu. L'homme n'avait en effet jamais franchi le seuil de sa maison natale, où vivait toujours sa famille tchèque. Dans cette ville, par un concours de circonstances, on avait établi des camps de prisonniers politiques, et lui était devenu l'un de ceux-ci. Il travaillait dans les mines d'uranium. Lors d'une tentative d'évasion, on l'avait abattu.

« Il avait vingt-sept ans, je n'en sais pas plus », avait dit Angela, puis elle s'était mis un morceau de chocolat Cadbury Duncan dans la bouche.

« Mais pourquoi l'a-t-on bouclé ? » avait demandé Henry.

– Apparemment, pour avoir combattu du côté de l'Angleterre, avait-elle répondu dans un haussement d'épaules.

– Eh, ça n'a pas de sens. » Henry secouait la tête. « Qui sait ce qui s'est passé. »

Pas Angela.

Ils étaient tous les deux si jeunes, et l'appartement hérité de la mère d'Angela mesurait quarante-deux mètres carrés, ce qui leur faisait vraiment grand plaisir.

Bien qu'Angela n'eût pas de grandes émotions liées à la destinée tragique de son père – elle ne l'avait en effet jamais connu –, elle éprouvait le besoin, même après la mort de sa mère, d'entretenir au moins un minimum de contacts avec les Tchèques de sa famille. Des vœux pour Noël, voilà quels étaient ces contacts. Ils ne s'étaient pas lancés dans une correspondance plus vaste, non seulement à cause de la barrière de la langue, mais aussi des interrogatoires de police que devaient subir, en

Tchécoslovaquie, les individus ayant l'honneur de recevoir du courrier de l'Ouest. En fait, Angela était orpheline. Hormis Henry et les parents auxquels elle écrivait, elle n'avait personne. Sa dépendance à Henry faisait donc un peu de bien à celui-ci. Lorsque, au printemps de la même année, le régime s'assouplit en Tchécoslovaquie, il le supporta d'autant plus mal. On appelait cela le printemps de Prague. Les communistes ayant desserré les chaînes, Angela décida d'aller rendre visite à ses parents éloignés. Elle avait fini par désirer connaître quelqu'un de sa famille mais, heureusement, juste au printemps, lors du déménagement, elle se cassa la jambe. Heureusement pour Henry. Elle dut en effet différer son voyage d'un trimestre. Ce fut celui pendant lequel ils habitèrent ensemble et vécurent, jour après jour, presque comme deux jumeaux siamois. Et Henry aimait cela.

[...]

Elle franchit la porte d'entrée et gagna l'escalier extérieur. Ils étaient déjà là. Schmitt et Elbe, l'infirmière. Les ombres fugitives sur les dalles attiraient leur regard, mais les nuages qui planaient, immobiles, au-dessus de l'hôtel, encore plus.

« Ce sont les tiennes, Elbe ? » demanda le médecin à la jeune infirmière de la station thermale.

Elbe regarda vers le ciel et secoua la tête.

« Non. Moi... Non. » Elle se défendait de façon un peu distraite, comme si elle avait neuf ans et qu'elle devait prouver que ce vase désormais brisé, elle ne l'avait pas franchement renversé avec sa corde à sauter.

« Ce ne sont pas les miennes. » Telle fut enfin sa réponse, durant l'énoncé de laquelle elle tressaillit et se retourna comme en proie au sentiment qu'on l'épiait.

« Hem », souffla le médecin d'un air incrédule, puis elle leva de nouveau les yeux vers le ciel.

« Elles viennent du côté d'Ostrov, elles auraient dû être apportées par le vent d'est, mais il n'y avait pas un souffle », s'étonna Schmitt.

Le médecin prenait la situation du ciel bien plus au sérieux que l'on ne s'y serait attendu. À l'évidence, cette qualité manquait, sur le médaillon figurant en première page de la brochure consacrée à l'hôtel Skłodowska. On y lisait seulement : « *Le docteur Estela Hansová fille, propriétaire et gérante de l'hôtel. Cet établissement, construit entre 1899 et 1901, qui s'appelait à l'origine l'Hôtel Hans, fut confisqué au cours des années cinquante dans le cadre de la nationalisation des biens immobiliers. La mère d'Estela Hansová, médecin également, n'en reprit possession qu'en 1990, après la chute du régime communiste. Malheureusement, la même année, elle mourut, et ce fut sa fille qui le prit totalement en charge. Mère et fille, toutes deux diplômées de*

*médecine, toutes deux dévouées à leur métier dans le cadre de la thérapie par le radon, toutes deux persécutées par la police d'État. Pour la reconstruction de l'hôtel, Estela Hansová fille a choisi le nom de Skłodowska<sup>1</sup>, afin de séparer les deux âges du thermalisme de Jáchymov, interrompu par le régime totalitaire et par l'exploitation dévastatrice de l'uranium pour l'Union Soviétique. »* Cette brochure, imprimée en plusieurs langues, se trouvait sur le bureau de chaque chambre, et il y en avait également toute une pile à la réception. Sur sa dernière page figurait aussi une photographie captant parfaitement la beauté du jardin de l'endroit, avec pavillon. Difficile de croire que, dans les faits, ce jardin avait encore plus de charme. Pas en cet instant, cependant. Toutes ses fleurs et tous ses arbustes le long des chemins semblaient alors assez mal en point. Évidemment, les tiges ne remuaient pas au vent sous les fleurs, mais étaient couchées assez étroitement au-dessus du sol, comme si elles voulaient se cacher dans la terre.

« Je t'en prie, Franz, qu'est-ce que tu leur as fait ? demanda le médecin, accusant Schmitt à tort.

– Je ne comprends pas, hier elles allaient très bien, se défendit-il en soulevant d'un doigt l'une des fleurs.

– Tu me soutenais que tu t'en sortais dans ton travail.

– Estela, je les ai arrosées, sérieusement. Ce n'est pas normal ! » protesta-t-il.

C'était la première fois que le médecin le prenait à parti en raison de sa vieillesse. Elle ne fit pas mention de son âge, bien sûr, mais c'était évident. Elle comptait sur le fait qu'il la connaissait bien et qu'il savait qu'elle ne le disait pas méchamment. Cependant, un instant plus tard, cela n'avait plus du tout l'air d'être le cas. Le docteur Estela Hansová le regardait avec une telle répugnance, à croire qu'il lui inspirait peut-être de l'aversion et qu'elle ne le reconnaissait plus du tout. Oui, Schmitt avait certes quatre-vingt-neuf ans, mais les rides sur son visage n'avaient encore jamais été aussi sombres ni aussi profondes. On aurait peut-être même fait tenir des petites pièces de monnaie dans ces sillons. Une cicatrice rougeâtre, tout autour de son cou, croisait à angle droit les rides verticales de celui-ci.

Il se toucha le visage sans quitter des yeux Estela, effrayée.

« Bon sang, pourquoi il me mord ? » hurla soudain Elbe, l'infirmière, ce qui attira l'attention du médecin. « Il me mord ! Je dois me débarrasser de lui ! » s'écria-t-elle encore une fois, puis elle s'enfuit vers la porte de l'hôtel.

« Où vas-tu ? Reviens ! » lui lança le médecin.

---

<sup>1</sup> Nom de jeune fille de Marie Curie, qui a découvert le radium, dont est issu le radon cité ensuite. Quant à *Hansová*, il s'agit de la forme féminine du patronyme *Hans*.

Elbe traversa le hall à toutes jambes, glissa sur les dalles, si bien qu'elle faillit tomber, passa en courant sur le parquet grinçant du restaurant et s'engouffra dans la cuisine par la porte battante à fenêtre ronde. Le médecin la suivit. Ses talons claquaient. Elle poussa brusquement la porte de la cuisine et vit Elbe ouvrir une bouteille d'eau-de-vie.

« Elbe, qu'est-ce qui te prend ? Ça ne peut pas continuer comme ça, je tolère ta flasque et même ton chien, mais cette attitude, c'en est trop !

– Vous avez vu ça ? Il m'a mordu ! se défendit Elbe.

– Le chien ? proféra le médecin d'un air narquois.

– Ouais », répondit l'infirmière avant de boire.

Estela Hansová avait envie de prendre cette fille par le col et de la secouer assez longtemps pour que la bouteille lui tombe des mains. Elle en saisit le goulot qu'Elbe tenait près de sa bouche, mais si brusquement qu'elle l'arrosa. Elle lui serra le visage, en colère. Alors seulement elle s'aperçut qu'Elbe avait sur la main une morsure vraiment visible. Mais avant qu'elle n'arrive à dire quoi que ce soit, ses pensées furent interrompues par des bruits sonores de chaises qu'on déplaçait, combinés aux grincements du parquet, ainsi que des bruits sourds, aussitôt décodés comme étant les sanglots des infirmières Mira et Mila, jumelles portant un foulard à carreaux. Le médecin desserra sa prise et regarda à l'intérieur du restaurant par la petite fenêtre ronde. Des retraités recrachaient du gâteau au pavot dans leur assiette en grimaçant.

Elle eut à peine le temps de bouger. La porte s'ouvrit d'un coup ; sur le seuil se tenait le cuisinier et, derrière lui, les jumelles au visage baigné de larmes.

« Ils ont raison, c'est immangeable, hurla-t-il. Qu'est-ce que vous avez fabriqué ? Qu'est-ce que vous avez mis dedans ? » ne cessait-il de brailler, puis il recracha par terre une bouchée du gâteau jusqu'alors majestueux. L'air dégoûté, il fit claquer son tablier sur le visage bouffi de chacune des jeunes filles qui, pleurant encore davantage, préférèrent déguerpir aussitôt. Leurs talons cognèrent contre le parquet, formant une harmonie sans précédent avec ses grincements. Les coups frappés par leurs chaussures provoquaient des tremblements qui faisaient vibrer tout le plancher. Et même lorsque ces jeunes filles s'assirent sur le canapé en velours du hall, tout continua à frémir. Les lustres en verre du restaurant, de couleur verte, tintèrent encore une fois, les verres s'entrechoquèrent légèrement. Les pas des jeunes filles n'y étaient pour rien. Estela s'efforçait de mettre un terme au fracas des marmites en inox accrochées au mur lorsque, dans le reflet d'une des poêles bien polies, elle aperçut une ligne rougeâtre autour de son cou. Elle la palpa. Une tache sanglante apparut sur la manche de sa blouse blanche.

« Aidez-moi », lança-t-elle, et elle s'écroula par terre.

« Ce n'est rien, vous allez bien, asseyez-vous », lui dit Elbe pour l'apaiser.

Le médecin agitait la main comme une épée devant le visage de la jeune fille.

« Elbe, je t'en prie, referme cette plaie ! »

Mais personne ne fit rien. Elbe se contenta de lui caresser délicatement les cheveux.

« Faites donc quelque chose ! Pourquoi personne ne m'aide ?! » siffla-t-elle.

Mais parmi les présents, nul ne s'étonnait de l'entaille hideuse à son cou, de sa manche ensanglantée ni du fait qu'elle suffoquait, tout simplement parce que nul n'avait rien vu de tel. Les tremblements cessèrent. Le calme revint. La manche de la blouse était propre, Estela pouvait même respirer normalement, son cou était lisse et impeccable ; de la morsure à la main d'Elbe, pas même un souvenir, et le visage de Schmitt, qui venait d'entrer, correspondait à la vision commune de l'individu moyen âgé de quatre-vingt-neuf ans.

Le médecin se releva, ressortit à toutes jambes du restaurant dans le hall et fixa un moment l'entrée principale. Puis elle le promena sur l'escalier menant à la galerie et se cacha derrière sa rampe décorée. Elle sentait que la porte ouverte laissait pénétrer un peu d'air frais du matin. Une brise lui souleva légèrement une mèche qui lui tombait dans les yeux. Elle regarda prudemment à travers l'espace entre les colonnes et les ornements.

La porte se ferma.

Il était là.

Un nouvel hôte.

Un vieil hôte.

Un habitué.

Joe Sagrado Colorado Chuchin.

À l'évidence, ce n'était pas son vrai nom.

Mais il l'avait bien choisi. Si quelqu'un au monde ressemblait à Joe Sagrado Colorado Chuchin, c'était lui.

[...]

« Alors très bien, docteur, je vais donc vous attendre », lâcha-t-il sèchement, puis il sourit pour ainsi dire de travers. Mais Estela ne remarqua pas sa grimace : elle avait orienté son regard dans une autre direction. En à peu près un centième de seconde, Suzanne avait remué le coin des lèvres pour rendre à l'homme son sourire et clore toute l'affaire. Seulement lui, il restait là à regarder.

« Pouvez-vous fermer, s'il vous plaît ? » demanda Estela sans même poser les yeux sur lui.

Il n'arrivait pas à détacher son regard du médecin.

« Je peux. »

Au bout d'un moment, Estela entendit frapper pour de bon, et elle se risqua à jeter un coup d'œil vers la porte. En entendant la main de l'homme glisser sur la poignée de l'autre côté, elle ne pouvait se défaire du sentiment qu'il l'abaisserait bruyamment et entrerait de nouveau. Une étrange odeur de plantes se répandait dans la salle de bains. Suzanne la respira, regarda autour d'elle et attendit les instructions. Mais le médecin se concentrait sur tout autre chose. Sur quoi ? Sur cette poignée. *Peut-être qu'il ne la tient plus. Je vais fermer à clef. Je vais fermer à clef tout de suite.* Elle s'avançait vers la porte lorsque, soudain, on se remit à frapper. La porte s'ouvrit lentement, juste assez pour laisser passer une tête. Il y avait là un homme, mais pas Chuchin. Celui-ci n'aurait en effet pas salué. Timidement, l'homme entrouvrit encore un peu la porte, et le médecin fixa aussitôt le canapé rouge qui se trouvait derrière lui. De Chuchin, elle ne vit rien de plus qu'un pied, une épaule et une partie de la tête, mais il était là, assis à attendre. Les tremblements intérieurs recommencèrent à se manifester. Elle avait su qu'il le ferait, et l'heure était venue. Il tendit le cou et regarda avec curiosité l'intérieur du cabinet médical. Une atteinte droit dans les yeux. Comme si mourait une partie d'elle-même. Elle détourna le regard et entreprit de se concentrer sur la silhouette qui se tenait à la porte. Sa cliente salua de loin l'homme en question, expliqua sans délai que c'était son mari et dit combien elle s'excusait de sa part. Estela hocha la tête, non en signe d'assentiment, toutefois, mais grâce à la paralysie associée aux tremblements, puis elle regarda d'un air hébété l'homme en question, qui s'efforçait de signifier quelque chose à sa femme.

« C'est juste que je sors me promener en ville, donc pour que tu saches où je vais être ensuite », lança-t-il dans la direction de Suzanne. Le médecin et Suzanne hochèrent légèrement la tête, perplexes. L'homme l'interrogea encore sur l'endroit où se trouvait le thé du Yorkshire dans leurs bagages, ce qui était évidemment déjà trop pour sa femme, si bien qu'elle tenta de le chasser en agitant la main. Sans succès. L'homme, importun, réclamait des renseignements sur l'endroit où il trouverait le thé, et ce fut seulement après les avoir obtenus qu'il conclut son intervention par de longues excuses pour le dérangement. Estela avait l'impression que cet individu n'était peut-être même pas réel, mais que Chuchin, assis derrière lui, le faisait bouger comme une marionnette ventriloque. Elle était déjà paranoïaque. L'homme était vivant, elle venait en effet de rencontrer un nouvel hôte, M. Henry Robotham, qui ne ferait plus que la suivre à la trace. Mais, à cet instant, elle l'ignorait. Lorsqu'il eut refermé la porte derrière lui, elle bondit et tourna enfin la clef dans la serrure. La baignoire était déjà pleine et de l'eau débordait par-dessus son bord. Mais Estela se tenait toujours près de la porte, la clef serrée dans sa main.



« Et puis-je vous demander en quoi consiste la procédure de détente du jour ? Vous l'élaborez aussi en utilisant du pavot ? » demanda Suzanne Accord, ce qui tira Estela de sa rêverie, et elle s'aperçut qu'elle devait également faire quelque chose.

« Oui, oui, certainement. » Elle hochait la tête et regardait autour d'elle d'un air perplexe. « Euh... oui, vous pouvez vous déshabiller tout doucement, je... en attendant, je vais préparer ce qu'il faut. »

Elle parcourut le cabinet du regard et, pendant un moment, elle ne sut deviner s'il lui fallait aller à gauche ou à droite. Pour finir, elle s'orienta, ouvrit la grande armoire à pharmacie, déplaça quelques pots et boîtes de l'avant vers l'arrière, puis de nouveau vers l'avant, sans avoir l'air de savoir ce qu'elle faisait. Elle avait toujours l'homme en tête. *Il est encore assis là-bas ?* Elle déplaça une nouvelle fois les pots, mais n'en sortit aucun. Elle referma la porte de l'armoire. Comme hypnotisée, elle passa dans la Salle de bains dorée et s'efforça d'ouvrir une autre armoire, beaucoup plus grande que celle de son cabinet. Elle était fermée à clef, bien sûr ; Estela tira donc de sa poche des clefs retenues par un cercle muni d'une chaîne argentée et, de ses doigts tremblants, elle essaya de trouver la bonne. Le trousseau tomba par terre à grand bruit. Elle le ramassa. Enfin, elle fit jouer une clef dans la serrure du bas. Mais elle ne put la faire rentrer dans celle du haut. Au bout d'un moment seulement, durant lequel elle faillit la briser, elle découvrit qu'elle essayait en fait d'enfoncer la clef précédente. Le trousseau tomba de nouveau par terre.

« Comment avez-vous trouvé ce pavot, en fait ? » Derrière le paravent, Suzanne s'efforçait de rompre le silence. « Vous le cultivez vous-même ? Ici, dans cette région, on y arrive ?

– Euh, oui, dans l'ensemble, oui, on peut en cultiver même ici, on peut en cultiver en Afghanistan, le principal, c'est la façon de s'en occuper. » Le médecin fournit cette réponse non exhaustive pour satisfaire cette questionneuse importune et pouvoir rester dans ses pensées.

Elle regarda dans la direction de son cabinet. Vers la porte. *Il est toujours assis là-bas.* Elle expira. Inspira. Elle tâchait de se concentrer sur son souffle pour retrouver son calme. Elle tourna deux fois la clef vers la droite, mais l'armoire ne s'ouvrait toujours pas ; de nouveau une inspiration, une expiration, elle tira brutalement la porte vers elle et réessaya. La serrure céda. Eh bien, rien d'étonnant à ce qu'une armoire pareille soit munie de deux serrures. Les étagères étaient chargées de psychotropes et de pots de comprimés fabriqués à la main, ainsi que de crèmes aux couleurs étrangement sombres. Estela s'empara d'un petit flacon de pilules. Tout aurait été pourtant bien plus simple si elle avait alors pris quelque chose et était partie s'allonger dans sa propre baignoire, là-haut, derrière une petite porte en vitrail, dans sa tourelle où personne n'avait le droit d'aller. Elle aurait peut-être tenu quelques jours là-bas. Elle remit le flacon sur l'étagère. Elle saisit à la place l'un des grands pots et se tourna en silence vers la baignoire. Elle ouvrit le couvercle et, à l'aide d'une spatule, commença à jeter quelque peu brutalement dans l'eau le mélange au pavot promis, sans s'apercevoir du tout que sa cliente était déjà dans son bain. Naturellement, Suzanne prit peur

à la vue des petites particules gluantes et foncées, elle secoua la main et, de ce fait, attira l'attention du médecin.

« Ah, vous êtes déjà là ? dit Estela en tressaillant.

– Je n'aurais pas dû ? Excusez-moi », demanda Suzanne d'un air coupable.

Le médecin s'aperçut aussitôt que son « vous êtes déjà là » était extrêmement peu professionnel. Elle était sévère avec elle-même.

« Non, non, tout va parfaitement bien, Madame, restez donc allongée. Restez tranquillement allongée. »

Estela ne faisait jamais de telles erreurs stupides, elle était toujours sur ses gardes, mais aujourd'hui elle n'arrivait décidément pas à contrôler son attitude. Tandis que le mélange sombre s'enfonçait sous la surface et colorait lentement l'eau en gris foncé, ce qui ne cessait de faire une impression effroyable à Suzanne, le médecin alla remettre le pot dans son armoire à pharmacie. *Allez, maîtrise-toi et arrête de penser à lui ! Tout de suite !* Elle ne réussit à faire qu'un seul pas. Une chaleur brûlante se répandit dans son dos. L'eau chaude avait imprégné sa blouse et même ses vêtements jusqu'à mouiller sa peau ; des gouttes tombaient de mèches échappées de son chignon.

Elle se retourna brusquement.

Partout sur le sol, des flaques d'eau grise. Suzanne Accord, effrayée, s'accrochait d'une main crispée au bord de la baignoire. Un rictus pitoyable déformait son visage. De minces filets d'une matière sombre rappelant de l'asphalte liquide s'écoulaient de sa bouche. Elle avait à l'évidence l'intention de crier, probablement même de hurler, mais la quantité phénoménale de bouillie noire ne le lui permettait pas. Hormis un faible nasillement, elle n'émit pas un son. Le médecin se dit que Suzanne aurait sans doute trouvé bienvenu qu'elle lui dise quelque chose, quelque chose comme une explication, ou du moins qu'elle partage sa frayeur. Naturellement, elle n'avait rien souhaité de tel à sa cliente. Au contraire, on aurait dit qu'elle ne voyait peut-être même rien du tout. Suzanne tressaillit soudain si fort que de l'eau jaillit une nouvelle fois de la baignoire. Mais elle savait que cela résultait de son épouvante à la vue du reflet de son visage dans les robinets en laiton. Estela lâcha le pot. Les clefs se balancèrent au bout de leur chaîne et cognèrent contre la paroi de la baignoire. Dans le regard de Suzanne, il n'y avait plus que de la peur ; mais des larmes noires avaient commencé à se former autour de ses canaux lacrymaux, et une substance étrange se mettait à couler de ses yeux.

« Ça va aller », murmura le médecin.

On aurait pu supposer que, dans un tel état, la cliente allait exiger des informations un peu plus cruciales que « ça va aller », mais que pouvait-elle faire ? Elle était paralysée, et son corps

s'enfonçait lentement sous la surface. Le médecin tendit les bras, saisit cette malheureuse sous les aisselles et essaya de la faire sortir de la baignoire. Ce fut un combat. Le corps inerte ne collaborait pas, mais la manœuvre finit tout de même par réussir, et les pieds de Suzanne claquèrent contre le carrelage doré. Le corps maigre recouvert d'une couche de matière sombre et gluante commença à se ressaisir, puis à frémir sur le sol froid, de toute évidence en raison du choc thermique.

« Ça va aller », répéta Estela. Difficile de le croire mais, du fait de l'émoi précédemment suscité par Chuchin, elle ne se concentrait encore qu'avec effort sur ce qui se déroulait dans la salle de bains. L'air ahuri, debout au-dessus de sa cliente, elle réfléchissait à ce qu'elle allait faire ensuite. Mais soudain, elle prit peur et chancela. L'immobilité de sa cliente était une feinte. Suzanne lui serra la cheville dans un geste crispé et la renversa d'un mouvement sec. Estela se retint à la baignoire, s'efforça de libérer sa cheville en donnant des coups de pieds, puis de retrouver l'équilibre. Mais elle glissa brusquement sur le carrelage humide et s'écrouta tout à fait. En tombant, elle se retint d'une main au mur sur lequel était accroché un miroir, qu'elle envoya aussitôt se fracasser par terre. De l'autre main, elle saisit le lavabo, ce qui le fit se détacher du mur. De l'eau commença à jaillir des tuyaux arrachés.

« Je vais t'aider, ne te défends pas », gronda Estela en essayant d'écartier davantage de son cou les mains sales de Suzanne. Par bonheur, elle s'affranchit de son étranglement et réussit enfin à tordre les bras de son adversaire nue, exactement de sorte à pouvoir la traîner dans le coin de la salle de bains où se trouvait une profonde niche décorée d'une mosaïque aux motifs floraux. Passant à l'attaque, elle lâcha le corps exténué de sa cliente à son endroit le plus profond, puis recula d'un pas énergique. Sur le comptoir d'où l'on déclenchait la douche écossaise, elle tourna les robinets et orienta les jets vers la femme qui se tordait par terre. L'eau se mit à gicler sur son corps, ce qui compliquait d'autant ses vaines tentatives pour se relever. Le médecin régla la pression de l'eau au maximum. Suzanne s'agita entre deux jets puissants, jusqu'à ce qu'enfin ils la repoussent et la plaquent contre le mur. Estela fit dévier les pistolets de douche sur les côtés pour dégager son champ de vision et contrôler la situation. L'eau s'évacuait dans les conduits. La peau de Suzanne était entièrement propre, du moins en apparence. Mais comme on n'est jamais trop prudent, Estela orienta de nouveau les pistolets de douche vers le centre et gratifia la pitoyable femme d'une dose supplémentaire. Au bout d'un moment, elle réduisit de nouveau la pression et dirigea les jets sur les côtés. Elle ne voyait pas le visage de Suzanne, car celle-ci gisait le front face à la mosaïque du mur. Elle ferma les robinets. Le courant s'affaiblit en une seconde. Elle n'entendait que des grondements sourds. Lorsqu'elle parvint jusqu'à Suzanne, elle ne les percevait même plus. Elle lui souleva un bras et le lâcha. La main retomba, inerte, sur le sol. Subitement, Suzanne tressaillit et poussa un cri d'une sonorité incroyable. Puis recommença à plusieurs reprises. Elle n'arrêtait pas. Estela lui fourra son poing entre les dents. Mais la femme mordit, et la main d'Estela se teinta de rouge. Il fallait la faire taire autrement. Des petites serviettes luxueuses réservées aux hôtes se prêtaient parfaitement à cette fin mais, malheureusement, leurs piles bien ordonnées étaient loin : sur la petite table près

de la porte du cabinet. C'est pourquoi Estela laissa son poing entre les mâchoires de Suzanne puis, de l'autre main, la saisit par l'épaule et la traîna sur le plancher jusqu'à ce qu'elle atteigne une de ces serviettes avec laquelle elle put lui obstruer la bouche. Il s'agissait d'un tissu éponge de couleur rose poudré. Elle lia les mains de Suzanne avec la ceinture de son peignoir. Lorsqu'il apparut enfin que sa cliente était dans une position stable, Estela osa s'éloigner dans son bureau. Elle sortit une boîte d'ampoules de l'armoire à pharmacie. Elle secoua l'une d'elles et transféra son contenu dans une grosse seringue. Elle réitéra l'opération. Après l'injection d'une double dose de ce liquide dans sa veine, la cliente était, disons, dans une position encore plus stable.

Estela Hansová s'essuyait le front et respirait profondément quand elle s'aperçut que des morceaux de la matière noire jetés auparavant dans l'eau pour préparer le bain relaxant de luxe demeuraient accrochés sur la grille du canal d'évacuation de la douche.

« Merde. »

Elle rassembla ses forces et ramassa un gros fragment du miroir brisé, avec lequel elle recueillit prudemment cette matière et la remit dans le pot. En regardant dans la baignoire, elle découvrit qu'elle était loin d'avoir fini de nettoyer. Dans l'eau nageaient non seulement des morceaux de cette même matière noire, mais aussi des fragments de dents et des éclats d'os ; on aurait dit que ce n'étaient que de dures miettes jaunes, mais Estela connaissait bien leur origine. Elle les retira avec une palette pour sels de bain et les jeta dans un récipient. Quand il n'y eut plus rien à ôter de la baignoire, elle en vida l'eau grise. Elle fit disparaître les derniers restes en effectuant plusieurs mouvements circulaires autour du conduit d'évacuation, mais il lui semblait évident que peu de matière s'écoulait vers le bas. Par sécurité, elle dévissa la crépine et sortit avec son doigt ce qui s'était déposé dans le siphon. Elle essuya la baignoire avec l'une des serviettes rose poudré, qu'elle enveloppa ensuite dans du papier, elle jeta celui-ci dans un sac en plastique et alors seulement elle éclaboussa la baignoire d'eau limpide. Elle enferma dans l'armoire à pharmacie le sac en plastique et le pot contenant les restes de matière noire qu'elle avait ramassés.

On frappa.

Elle sursauta d'effroi. Elle tourna encore la clef dans la serrure de l'armoire. Elle enjamba le corps nu de Suzanne, qui gisait exactement dans l'embrasement de la porte du cabinet. Elle ne pouvait le laisser comme ça. Elle le prit en passant les coudes sous ses bras, le déplaça, et la porte, tout doucement... non... ça n'allait pas... encore un pied, dont la plante l'empêchait de se fermer complètement. Le médecin la repoussa d'un geste très délicat du pied et referma enfin la porte.

On frappa de nouveau.

Elle regarda autour d'elle. Dans le cabinet, par bonheur, il n'y avait pas tant de dégâts, peut-être seulement des flaques et des traces sales sur le plancher. Elle lissa une de ses mèches vers l'arrière,

leva le menton et s'apprêta à faire semblant de ne pas avoir de tache sombre et humide dans le dos ni de cliente gisant nue, temporairement dans un état assez indéfinissable, à l'intérieur de la salle de bains. Elle tourna la clef dans la serrure et n'entrouvrit la porte que de sorte à pouvoir avancer la tête.

Encore lui. Joe Sagrado Colorado Chuchin, mais non. C'était de nouveau Henry Robotham, mais son visage était cette fois tout barbouillé de sang, et ses habits, sales et en haillons. Il était assis sur le divan, exactement à l'endroit où Chuchin s'était trouvé plus tôt ; Elbe se tenait debout à côté de lui.

« Je vous ai appelée, docteur, mais personne n'a répondu, laissa échapper la jeune fille en se rapprochant de la porte.

– Ah. Euh, j'ai ici une cliente pour une procédure assez délicate », répondit le médecin en guise d'excuses, puis elle agrandit l'espace entre la porte et son chambranle.

– Ah », dit Elbe, légèrement incrédule, en s'efforçant de jeter un coup d'œil à l'intérieur. « M. Robotham ici présent s'est blessé au cours de sa promenade, il a été retrouvé par un grand-père près du château de Paleček<sup>2</sup>, il m'a d'abord dit qu'il allait bien, mais ensuite, il s'est évanoui dans la salle de bains, il a une entaille dans le crâne et il titube », expliqua-t-elle.

Le médecin hocha la tête dans un effort pour comprendre ce qu'Elbe lui disait vraiment, tout en cachant la vue des dégâts causés dans son cabinet.

« Qu'est-ce donc comme procédure, en fait ? demanda Elbe d'un air fort soupçonneux.

– J'essaie quelque chose de nouveau, c'est un peu plus long que ce à quoi les gens sont habitués. » Estela ravalait sa salive et reprit son souffle.

« C'est bien, c'est ce qu'il faut à ma femme, je le lui souhaite, intervint Henry Robotham d'une voix murmurante en baissant la tête.

– Et vous en avez encore pour combien de temps ? Je ne sais pas quoi faire de lui », insista la jeune infirmière.

Estela hocha la tête.

« Bien, ma cliente est actuellement en phase de relaxation, donc dans l'immédiat, elle peut rester toute seule. Je vais conduire M. Robotham à l'hôpital de Karlovy Vary. Patientez un instant. »

Elle claqua la porte au nez d'Elbe.

---

<sup>2</sup> Miniature d'un château gothique, haute d'un mètre cinquante, édifiée sur ordre du directeur du camp de prisonniers travaillant à Jáchymov, et qui porte son nom.

Des gouttes d'eaux ruisselaient encore sur la mosaïque dorée. Mais ce n'étaient plus que les retardataires, les dernières. Le filet d'eau qui ruisselait des cheveux de Suzanne s'amenuisait.

*Bon, et maintenant ?*

Bien sûr qu'elle savait quelle erreur s'était produite. Eh bien, des fois, on faisait juste une bêtise comme prendre un pot à la place d'un autre, ce qui donnait sur le coup un miroir brisé, un lavabo arraché et des carreaux fêlés. Mais bon. Ça avait eu lieu ? Oui. Et quand bien même de la chiasse noire s'écoulerait du nez d'absolument tout le monde, ce ne serait pas le plus grand sujet du jour pour Estela.

Elle ferma la porte à clef et partit avec son client blessé à l'hôpital de Karlovy Vary.